



HAL
open science

L'autre source : Le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine

Jean-Pierre Richard

► To cite this version:

Jean-Pierre Richard. L'autre source : Le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine. IFAS Working Paper Series / Les Cahiers de l' IFAS, 2005, 6, p. 12-23. hal-00797977

HAL Id: hal-00797977

<https://hal.science/hal-00797977>

Submitted on 7 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Nouveaux Cahiers de l'IFAS
IFAS Working Paper Series

Translation - Transnation

1994 – 2004

**Dix ans d'échanges littéraires entre
l'Afrique du Sud et la France**

*Ten years of literary exchange
between South Africa and France*

Numéro special

**Rassemblé et dirigé par Jean-Pierre RICHARD,
Université Paris 7, en collaboration avec
Denise GODWIN, rédactrice de l'AFSSA**

Special issue

*collated and edited by Jean-Pierre RICHARD,
University of Paris 7, in collaboration with
AFSSA editor, Denise GODWIN*



Association for French Studies in Southern Africa
Association des Études Françaises en Afrique Australe

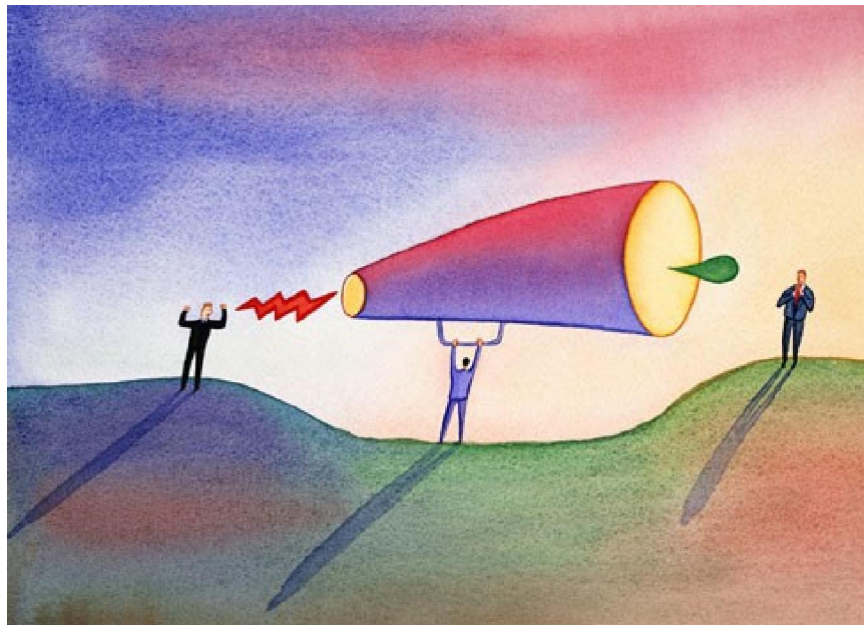
N° 6, August 2005

Translation – Transnation

1994-2004

Ten years of literary exchange between South Africa and France

Dix ans d'échanges littéraires entre l'Afrique du Sud et la France



To Sello Duiker and Phaswane Mpe

Contents – *Sommaire*

Preface – *Préface*

The authors – *Les auteurs*

About translation – *Etudes*

L'autre source : le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine **par J.-P. Richard**

A Road Going Both Ways **by C.P.Naudé**

Traduire l'Afrique du Sud post Apartheid : quelle approche ?

par Ludivine Huet-Haupt

Translation of African Literature: A German Model? **by J.-P. Richard**

Publishing After a Decade of Democracy **by Brian Wafawarowa**

Traduire *Triomf* **par Donald Moerdijk**

Personal experiences – *Témoignages*

La publication de la littérature africaine en traduction **par Alain Ricard**

Interview with Bernard Magnier, Director of the "Afriques" collection, Actes Sud Publishers **by J.-P. Richard**

Entretien avec Bernard Magnier, directeur de la collection "Afriques" chez Actes Sud **par J.-P. Richard**

Traduire J.M. Coetzee par **Catherine Lauga-du Plessis**

Translation as an Art **by Chenjerai Hove**

Bibliographie des littératures africaines en traduction française (1994-2004) établie **par J.-P. Richard**

L'autre source : Le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine

Jean-Pierre Richard

Abstract

Ten years after the demise of the apartheid regime conflicting strategies still govern the publication of South African literature in French translation. Literary agents and major publishing houses in France still concentrate on what was once called "the white quartet", with Brink, Breytenbach, Coetzee and Gordimer jointly adding to their already impressive output in French translation another twenty titles, which is one book in three for South African fiction since 1994. With her first two titles published in French in 2004 Antjie Krog looks poised to join the tried-and-tested quartet, a sector where international marketing often prevails with a view to simultaneous world-wide launches. Most translators involved have little say in publishers' choices and policies.

Translators are much more influential when it comes to so-called "black" or "African" authors and smaller houses. Earlier in the decade, especially around or just after Liberation, a large number of new writers were introduced to readers of French by translators who also happened to be anti-apartheid activists. Sustained public funding of literary journals from the eighties provided a welcome and powerful channel for the new names, such as Achmat Dangor, Bessie Head, Maureen Isaacson, Mandla Langa, Joel Matlou, Zakes Mda, Kaizer Nyatumba, Walter Oliphant, Deena Padayachee, Patrick Sekhula, Ivan Vladislavic or Zoe Wicomb...

As could be expected, with the end of apartheid translators of a new type, and a younger generation, are clearly emerging, while retaining some degree of influence over the shaping of South African literature in French translation. Many, after attending university courses in Literary Translation (the first one being set up at the University of Paris 7 in 1990) graduate into full-time translating. This encouraging development, coupled with increased interest in African literature from medium-sized publishing houses, such as Provence-based Actes Sud and Zoé in Geneva, will hopefully guarantee continued diversity of voices and quality translation for South African literature.

Si l'on est curieux de voir comment naissent les traductions, curieux de savoir qui les conçoit, qui les pousse, qui les étouffe, la littérature sud-africaine en traduction française offre un terrain d'observation privilégié. Avec plus d'une centaine de titres publiés en français depuis 1940¹, le volume des parutions suffit aux besoins d'une analyse des forces en jeu, tout en préservant une originalité de fonctionnement qu'ont perdue des domaines littéraires pléthoriques, tels la littérature britannique ou américaine. En particulier, dans la configuration sud-africaine, caractérisée par une relative faiblesse des structures éditoriales locales et régionales, le traducteur s'est trouvé investi d'un pouvoir d'initiative que les usages de l'interprofession du livre préfèrent réserver à d'autres acteurs de la chaîne éditoriale : agents, éditeurs, directeurs de collection. Mais ce modèle atypique s'est-il appliqué à toutes les traductions françaises d'auteurs sud-africains, et, depuis les premières élections au suffrage universel le 27 avril 1994, le traducteur de littérature sud-africaine a-t-il conservé le même pouvoir ?

La littérature sud-africaine représente plus des deux tiers des ouvrages littéraires africains publiés à ce jour en traduction française. Non seulement elle se taille la part du lion pour le

¹*Chaka*, roman historique de Thomas Mofolo, est la première traduction publiée par l'édition française d'un ouvrage littéraire en provenance d'une Afrique du Sud autre que celle des colons (Mofolo, 1940 et 2003).

continent noir², mais, compte tenu des spécificités de la situation sud-africaine jusqu'en 1994, la traduction a pris là une signification que ce type d'activité n'a pas nécessairement dans les échanges entre cultures. A travers le catalogue des titres publiés et, plus encore peut-être, à travers le tempo des parutions depuis 1940, c'est, en raccourci, l'histoire des relations entre la France et l'Afrique du Sud qui se dessine. On peut même se demander si la collection d'ouvrages traduits à ce jour reflète la production du pays d'origine ou si des considérations autres que strictement littéraires en ont dicté la composition. Plus largement, le cas sud-africain permet de poser la question fondamentale des critères d'évaluation des œuvres à partir de telle ou telle définition, rarement explicite, du fait « littéraire ». En vérité, la traduction française d'œuvres sud-africaines s'est longtemps opérée à deux vitesses.

En service commandé

Au vu des statistiques relatives aux Sud-Africains perçus comme étant d'origine européenne, Nadine Gordimer, André Brink, John Maxwell Coetzee, Breyten Breytenbach ou encore Alan Paton, Athol Fugard, Mike Nicol, Christopher Hope, Gillian Slovo ou Ivan Vladislavic, il est tentant de corréliser mise en traduction française et ascendance européenne. On ne peut qu'être frappé du nombre proportionnel d'ouvrages traduits : dix-neuf livres en français au nom de Gordimer, dix-huit signés Brink, onze pour Coetzee et dix pour Breytenbach ; à eux seuls, *ces quatre auteurs représentent la moitié des traductions françaises en provenance d'Afrique du Sud*.

Dans leur cas, tout aussi remarquable est la rapidité d'action des éditeurs français une fois l'ouvrage paru en langue originale (en l'occurrence, presque toujours l'anglais) ; l'œuvre d'André Brink en fournit le meilleur exemple, avec une réduction exponentielle du « délai de carence » entre parution en anglais et publication en français, jusqu'à la coïncidence des dates dès le cinquième titre traduit.³ S'agissant de Gordimer, on note le même phénomène d'accélération des parutions, même si l'éditeur Albin Michel ne publia qu'en 1979 le premier titre en traduction, *Un monde d'étrangers* (Gordimer, 1979), soit vingt et un ans après la sortie de l'ouvrage en anglais. Breytenbach fit mieux que les deux autres avec un recueil de poèmes publié en 1976 (Breytenbach, 1976) à la fois dans l'original afrikaans et en français, *Feu froid* inaugurant l'œuvre de cet auteur en traduction française.⁴ Années du soulèvement de la jeunesse – depuis le massacre des écoliers de Soweto jusqu'à la mort de Steve Biko sous la torture –, 1976 et 1977 marquent aussi un tournant dans l'histoire mineure qui nous occupe ici, puisque deux noms appelés à revenir massivement apparaissent alors dans l'édition française : Brink (Brink, 1976) et Breytenbach rejoints par Gordimer en 1979 et par Coetzee en 1985. Ainsi se formait ce que Bernard Magnier a appelé « *le quatuor blanc* » (Magnier, 2001 : 28).

Par-delà l'impact des événements sud-africains sur ces choix éditoriaux, on peut se demander si ces derniers doivent quoi que ce soit aux traducteurs. Le parcours en français d'André Brink, resté fidèle à Stock depuis un quart de siècle, indiquerait plutôt que le rapport à l'éditeur prime tout

²Le tiers restant se partage entre le Nigéria (depuis cinquante ans une quarantaine de titres, dont la moitié pour Wole Soyinka), le Zimbabwe (à peine dix titres), le Kenya (une demi-douzaine d'ouvrages), le Mozambique, l'Angola, le Ghana, la Somalie, le Soudan, la Tanzanie...

³*Looking On Darkness*, 1974 / *Au plus noir de la nuit*, 1976 ; *An Instant in the Wind*, 1976 / *Un instant dans le vent*, 1978 ; *Rumours of Rain*, 1978 / *Rumeurs de pluie*, 1979 ; *A Dry White Season*, 1979 / *Une saison blanche et sèche*, 1980 ; *A Chain of Voices*, 1982 / *Un turbulent silence*, 1982.

⁴*Feu froid* est la traduction, par Georges Lory, de l'ouvrage *Het huis van de dove*, réédition de poèmes parus de 1964 à 1969 publiée à Amsterdam en 1976 par Meulenhoff Nederland.

attachement à tel ou tel traducteur. André Brink, chez Stock, en a déjà connu quatre : Robert Fouques-Duparc pour les quatre premiers ouvrages (1976-1980) ; Jean Guiloineau (dix titres) ; Michel Courtois-Fourcy (*Etats d'urgence*, 1988) et, depuis 1999, Bernard Turle, à qui l'on doit les trois dernières traductions : ce changement attire d'autant plus l'attention que Guiloineau a vu son nom associé pendant treize ans à celui de « son » auteur⁵, et qu'il pratique encore. L'exemple de Coetzee va dans le même sens, bien que Sophie Mayoux, la première traductrice de l'auteur, ait décidé, elle, de ne plus exercer à titre professionnel, le relais étant pris par Catherine Lauga-du Plessis, qui traduit aujourd'hui son sixième Coetzee. Mais la situation est peut-être plus complexe, car dès 1987 *Dusklands* avait paru dans une traduction de C. Lauga (*Terres de crépuscule*), à l'époque collègue de l'auteur à l'université du Cap, alors que S. Mayoux ne signait sa sixième et dernière traduction d'un livre de Coetzee qu'en 1995. Même si c'était déjà elle la traductrice d'*Au cœur de ce pays* (Coetzee, 1985), force est de constater le rôle prépondérant des éditeurs : il est revenu à Maurice Nadeau – éternel découvreur – d'introduire Coetzee en France, puis les éditions du Seuil l'ont "adopté" dès le deuxième titre (*Michael K, sa vie, son temps*, 1985), et, avec ou sans la traductrice initiale, ne l'ont plus lâché.

L'exemple de Gordimer est encore plus éloquent, puisque ses six premiers livres en français, tous parus chez Albin Michel, ont été traduits chacun par un traducteur différent.⁶ Au total on en compte pas moins de quatorze pour les dix-neuf titres de Gordimer en français. Or, ce papillonnage hors norme ne se retrouve pas du tout dans ses rapports aux éditeurs français, car la pluralité des maisons concernées (Albin Michel, Plon, Christian Bourgois et, en 2002, Grasset) masque aux yeux du profane une continuité bien réelle : en effet, quand l'éditeur Ivan Nabokov a quitté Albin Michel, Gordimer l'a suivi chez Plon et quand Christian Bourgois s'est retiré avec fracas du groupe des Presses de la Cité, qui englobait Plon et qui venait de se séparer de son frère aîné Jean-Manuel Bourgois (alors P.D.G. de Bordas et dirigeant du groupe), il a encore eu droit à deux titres de Gordimer.⁷ Au demeurant, entre maisons d'édition, les cloisons ne semblent pas totalement étanches : à la même époque, le frère cadet de Christian Bourgois, Olivier, ne signait-il pas chez Albin Michel la traduction d'un recueil de nouvelles (Bosman, 1993) du Sud-Africain Herman Charles Bosman (1905-1951) ?⁸ L'épouse d'Olivier Bourgois, elle-même alors ambassadeur de France à Prétoria, y avait succédé à Pierre Boyer, qui depuis 1992 a signé ou co-signé la traduction française d'une demi-douzaine d'ouvrages de Gordimer, à commencer par *Histoire de mon fils* paru chez Christian Bourgois. Quant au premier texte de Gordimer publié par Grasset, *Un amant de fortune*, il a été traduit (de l'anglais) par G. Lory, qui a été Conseiller culturel à Prétoria sous l'autorité de Mme Bourgois. Au fil des ans, autour de Gordimer s'est ainsi formé un petit cercle prestigieux de volontés en mesure d'assurer le développement de son œuvre en traduction française,

⁵De 1983 (*Sur un banc du Luxembourg*) à 1999 (*Retour au Jardin du Luxembourg*). A ce jour, Brink reste l'auteur que J. Guiloineau a le plus traduit.

⁶Entre 1979 et 1989, dans l'ordre de parution : Lucienne Lotringer, Guy Durand, Annie Saumont, Jean Guiloineau, Antoinette Robichou-Stretz et Gabrielle Merchez.

⁷*Histoire de mon fils*, 1992, et *L'Etreinte d'un soldat*, 1994.

⁸ Il s'agit de la seule traduction d'Olivier Bourgois publiée à ce jour. C'est aussi chez Albin Michel qu'avait paru, en 1990, son premier roman, *La chambre d'Icare*.

avec un corps de traducteurs « personnels » (Pierre Boyer, Claude Wauthier, Georges Lory)⁹ autant diplomatique que professionnel.¹⁰

Traducteurs aux commandes

Preuve qu'un traducteur, fût-il occasionnel, peut opérer tantôt à la commande, tantôt aussi par esprit militant, quand G. Lory, en compagnie du poète Bernard Noël, a persuadé l'éditeur Christian Bourgois de publier, en 1976, *Feu froid*, il lançait une formule appelée à se développer au cours des vingt années qui allaient suivre : celle d'un interventionnisme des traducteurs les plaçant souvent à l'origine des projets éditoriaux relatifs à la publication en français d'auteurs sud-africains. En novembre 1975 Breytenbach avait été condamné dans son pays à neuf ans de prison pour coopération avec la résistance : « Un poète est en prison », commence la préface de B. Noël (Noël, 1976 : 7). La parution de *Feu froid* relève d'une volonté militante, en opposition au régime d'apartheid. S'étant fixé à Paris dès l'âge de vingt-deux ans en 1961, Breytenbach avait eu le temps de s'y faire un nom en tant que peintre ; il multipliait aussi les expositions aux Pays-Bas. Jeune éditeur anti-conformiste et figure de la scène artistique internationale, Christian Bourgois ne pouvait que s'émouvoir du sort d'un créateur original et flamboyant, désormais connu à Rome, à Bruxelles, à Londres (Lory, 1976 : 107). Toutefois il n'allait plus rien publier de Breytenbach par la suite, l'auteur passant chez Stock (deux titres), puis au Seuil (deux titres), puis chez Grasset où ont paru ses cinq derniers ouvrages traduits en français, entre 1987 et 1993 : de l'afrikaans par G. Lory, de l'anglais par J. Guiloineau (Breytenbach, 1993).

A vrai dire, bien qu'appliquée pour la première fois à l'un des membres du « quatuor blanc », la formule du traducteur-militant a surtout régi, notamment au plus fort du combat anti-apartheid, la politique de traduction vers le français des autres écrivains sud-africains. Qu'ils s'appellent Alex La Guma, Sipho Sepamla, Wally Mongane Serote, Miriam Tlali, Mewa Ramgobin, Njabulo Ndebele, Achmat Dangor, Mandla Langa, Deena Padayachee ou Zoë Wicomb, c'est à l'initiative d'un(e) militant(e) anti-apartheid que leur voix existe en français, le "militant" pouvant prendre des aspects très divers, y compris la figure d'un Conseiller culturel près l'ambassade de France à Prétoria, comme Alain Bockel qui en 1985 pressait le ministère de Jack Lang de faire connaître aux éditeurs français des auteurs tels que Sipho Sepamla.¹¹

Rien d'étonnant, dans ces conditions, que les choix éditoriaux de cette époque reflètent le paysage politique français. Conformément à la logique des diverses sensibilités de gauche et des affiliations partisans, c'est aux éditions Messidor, liées au Parti communiste français, que paraît en 1988 *Alexandra, mon amour, ma colère* (*To Every Birth Its Blood*, 1980), roman de Serote, l'un des responsables culturels de l'ANC, traduit par une militante, Christine Delanne-Abdelkrim. Du côté de la mouvance socialiste, Jacques Alvarez-Péreyre, docteur-ès-lettres, qui enseignait l'anglais à l'université de Grenoble, s'est surtout employé à faire connaître (Alvarez-Péreyre 1975 et 1979) les

⁹ Il n'a été publié à ce jour aucun ouvrage traduit par P. Boyer ou par C. Wauthier d'un écrivain autre que Gordimer. Lors de sa parution en français en 2002, *Un amant de fortune* était la seule traduction (publiée) d'un livre effectuée par G. Lory à partir de l'anglais : n'avaient paru que trois ouvrages traduits par lui du néerlandais (*La terre promise*, un récit d'Adriaan van Dis) ou de l'afrikaans (deux livres de Breytenbach, *Feu froid* et *Métamorphose*, ce dernier traduit en collaboration avec l'auteur). Depuis G. Lory a traduit (de l'anglais) *Country of my Skull*, d'Antjie Krog, pour Actes Sud en 2004.

¹⁰P. Boyer, ambassadeur de France en Afrique du Sud, de 1984 à 1988 ; G. Lory, Conseiller culturel en Afrique du Sud de 1990 à 1994, aujourd'hui directeur des Affaires internationales à RFI ; C. Wauthier, né en 1923 comme Gordimer, rédacteur en chef à l'Agence France Presse de 1979 à 1988, auteur notamment d'un livre d'entretiens avec l'ancien Conseiller du président Mitterrand pour l'Afrique, Guy Penne.

¹¹Lettre au Ministère (français) de la Culture, Prétoria, 22 août 1985 (Réf. 1212/AB/fv).

auteurs -- poètes et dramaturges – proches de la Conscience noire (Black Consciousness), à une époque de forte tension entre ce mouvement et l'ANC non- raciale, alliée au Parti communiste sud-africain.¹² Enfin, refuser avec le Mouvement Anti-Apartheid français de choisir un camp contre l'autre, accepter de traduire aussi bien Alex La Guma et Mandla Langa, qui représentaient officiellement l'ANC, que Miriam Tlali ou Njabulo Ndebele, qui ne s'en réclamaient pas, ne suscitait pas forcément la sympathie des Sud-Africains eux-mêmes.

Malgré l'handicap des sectarismes français et sud-africains, si les militants-traducteurs ont pu pendant une dizaine d'années peser sur le cours des choses, au point de largement déterminer eux-mêmes la politique de traduction française des auteurs d'Afrique du Sud (excepté « le quatuor »), c'est sans doute qu'ils ont été servis par la nature d'une production littéraire sud-africaine axée à l'époque sur *la poésie, le théâtre et la nouvelle*. En 1969 la revue « noire » *The Classic* introduisait trois nouveaux auteurs, Pascal Gwala, Serote et Ndebele, ouvrant ainsi en Afrique du Sud une décennie marquée par un feu roulant de poésie « noire ». En l'espace de quatre ans, de 1969 à 1972, parurent les premiers recueils (composés en langue anglaise) de Keorapetse Kgositsile (*Spirits Unchanged*), James Matthews (*Cry Rage*), Oswald Mtshali (*Sounds of a Cowhide Drum*) et Serote (*Yakhal'Inkomo*). En 1973 était publiée l'anthologie *To Whom It May Concern*, véritable manifeste de la nouvelle poésie « noire », autour de douze poètes, dont Mtshali et Serote, mais aussi Ndebele, Gwala, Langa et Sepamla, tous ayant entendu l'appel du mouvement de la Conscience noire dont Steve Biko fut le théoricien. Le choix de la poésie par ces jeunes poètes presque tous nés après l'instauration du régime d'apartheid en 1948 s'avéra, sur place, très efficace. S'il faut du temps et de lourdes structures pour écrire, publier, diffuser un roman, quelques minutes peuvent suffire à composer un poème, que pourront entendre aussitôt des milliers de manifestants. A la fois « cachette et haut-parleur », selon la belle formule de Gordimer, la poésie propagea le message du Pouvoir noir à la vitesse de l'éclair. En bâillonnant à partir de 1960 (massacre de Sharpeville, suivi de la mise hors-la-loi de l'ANC et du PAC) la quasi-totalité des prosateurs d'origine africaine, le régime d'apartheid avait involontairement favorisé cette immense éclosion de jeunes poètes. Parallèlement à l'explosion poétique de ces années 1970, plusieurs jeunes auteurs « noirs » (dont certains poètes eux-mêmes, tel Zakes Mda et Maishe Maponya) se lancèrent dans le théâtre. Maponya monta une troupe à Soweto et écrivit une dizaine de pièces, à commencer par *The Cry* en 1976. Deux autres noms dominant alors la production théâtrale, Matsemela Manaka (Manaka, 1998) et Mbongeni Ngema, co-auteur (avec Percy Ntwa et Simon Barney) de *Woza Albert!* (Ngema, 1995).¹³ Enfin, la décennie s'achève sur l'émergence d'une génération de prosateurs « noirs » : Mtuzuzeli Matshoba vit son premier recueil de nouvelles *Call Me Not a Man* publié en 1979. *Staffrider*, revue fondée en 1978, rassembla ces jeunes talents. Avec le soutien de la communauté internationale, de nouvelles maisons d'édition furent créées en Afrique du Sud, telles que Vivlia, Kwela Books et COSAW (Congress of South African Writers, présidé par Ndebele), qui publièrent de nombreux recueils de nouvelles signés par la génération montante : outre Matshoba, Bekhi Maseko, Deena Padayachee, Joël Matlou, Maureen Isaacson, Kaizer Nyatumba, etc.

Or, poésie, théâtre, nouvelle sont, depuis longtemps, trois parents pauvres de l'édition française. Ainsi, délaissée par les grandes maisons parisiennes, toute cette production littéraire des années soixante-dix et quatre-vingt s'offrait aux initiatives des militants-traducteurs. Et, de même qu'en

¹²Voir à ce sujet "Lettre de Johannesburg 1976" et "Pertinence et engagement", deux essais d'une Nadine Gordimer désarçonnée, repris dans *Le Geste essentiel* (Gordimer, 1989 : 135-64). Stephen Clingman, qui les présente, explique : "Pour le mouvement de la Conscience noire, les libéraux et radicaux blancs faisaient partie intégrante des structures de domination blanche" (idem : 134).

¹³Repris à Paris en 1989 par Peter Brook dans une adaptation française de Jean-Claude Carrière, *Lève-toi, Albert!*

Afrique du Sud la création contestataire privilégiait les supports légers, des personnes plus ou moins étrangères au milieu éditorial trouvaient plus facile en France aussi d'occuper l'espace éditorial des revues que d'infléchir la programmation de telle ou telle collection de littérature étrangère. Et cela au moment même où, avec l'arrivée au pouvoir de la Gauche unie en 1981 et celle de Jack Lang au ministère de la Culture, se mettait en place une politique publique de soutien aux revues littéraires et à la traduction, par le truchement d'un Centre national des lettres (renommé depuis Centre national du livre) désormais présidé par l'universitaire Jean Gattegno, lui-même traducteur d'anglais. Enfin, à partir de la création du Front démocratique uni (United Democratic Front) en août 1983 au Cap, le développement spectaculaire de la lutte contre l'apartheid accrut l'intérêt des éditeurs et des lecteurs étrangers, y compris en France. Plusieurs périodiques français consacrèrent alors à l'Afrique du Sud des numéros spéciaux, avec, presque toujours, un important volet littéraire. Citons, en 1985, *Autrement* (Hors série n°15, « dirigé par G. Lory ») et *L'Afrique littéraire* (n°75) ; en 1986, *Les Temps modernes* (n°479-480-481, avec l'« apport précieux de J. Alvarez-Péreyre pour la partie culturelle »)¹⁴ et *Présence africaine* (numéro spécial « L'Afrique du Sud aujourd'hui ») ; en 1988, *Lettre internationale* (n°18) et *Europe* (n°708)¹⁵ ; en 1989, *Nouvelles du Sud* (n°12) et *Les Temps modernes* (n° 585)¹⁶ ; en avril 1990, *La Revue des Deux Mondes*¹⁷ ; en 1992, *Lettre internationale* (n°35), *Notre Librairie* (n°111) et *Revue noire / Black Review* (n°7) ; en 1993 et en 1994, *Revue noire / Black Review* (n°8 et n°11)¹⁸ ; en 1995, *Les Temps modernes* (n°585) et *Notre Librairie* (n°s 122-123, « Littérature d'Afrique du Sud », dirigés par D. Coussy), sans oublier l'organe du Mouvement Anti-Apartheid français, *Apartheid, Non !*, les nouvelles publiées dans la revue trimestrielle *Le Serpent à Plumes* (en 1989, 1990, 1993 et 1994)¹⁹ et *Le Monde diplomatique* qui, entre 1979 et 1981, sous l'impulsion de sa rédactrice en chef, Micheline Paunet, publia non seulement des articles de fond sur la littérature sud-africaine mais aussi une dizaine de textes littéraires sud-africains en traduction française.²⁰

L'influence des traducteurs ne se limitait pas au choix des textes destinés aux périodiques ni à leur traduction ; elle s'étendait à la programmation de « petites » maisons d'édition s'intéressant spécialement à l'Afrique, telles que Silex, Karthala et L'Harmattan, ou à la chose politique, comme

¹⁴Poèmes de cinq auteurs sud-africains, traduits par J. Alvarez-Péreyre ; extrait d'un roman de Mbulelo Mzamane, traduit par Oristelle Bonis ; nouvelles de James Matthews, Nadine Gordimer, Christopher Hope, Ahmed Essop, Mtutuzeli Matshoba et Mathatha Tsedu, traduites par O. Bonis, J. Guiloineau, Francis Sexton et J. Alvarez-Péreyre ; essais de Miriam Tlali, Don Mattera et Es'kia Mphahlele, traduits par J. Alvarez-Péreyre, O. Bonis, Gisèle et Michel Charlot.

¹⁵Théâtre de Maishe Maponya, nouvelles de Etienne Van Heerden, Hennie Aucamp, Alex La Guma, Michael Siluma, Joel Matlou, Bheki Maseko, Bessie Head, Ahmed Essop, traduits de l'anglais par C. Delanne-Abdelkrim, J.-P. Richard, J. Alvarez-Péreyre *et al*, et poèmes de seize poètes sud-africains traduits de l'anglais par J. Alvarez-Péreyre.

¹⁶Essais de André Brink, Pieter-Dirk Uys, Nadine Gordimer, Dalene Matthee, Albie Sachs, John Matshikiza, traduits par J. Guiloineau, C. Wauthier, G. Lory, Alain Blondel ; poèmes de Tatamkhulu Afrika, traduits par Katia Wallisky ; théâtre (extraits de *Woza Albert!*) traduit par D. Coussy ; nouvelles de Zoë Wicomb et de Kaizer Nyatumba, traduites par J.-P. Richard.

¹⁷Poèmes de trois auteurs sud-africains, traduits par C. Malroux, et une nouvelle de Njabulo Ndebele, traduite par A. Lermuzeaux.

¹⁸Au sommaire du n°11 : poèmes de Rustum Kozaim, Achmat Dangor et Sandile Dikeni, traduits par J. Alvarez-Péreyre, J.-P. Richard et J. Sévry ; nouvelles de Joël Matlou, Deena Padayachee, Maureen Isaacson, Patrick Sekhula et Ivan Vladislavic, traduites par J.-P. Richard.

¹⁹ Nouvelles de Nadine Gordimer (n°4, été 1989), Miriam Tlali (n°10, hiver 1990-1991), Bessie Head (n°13, automne 1991), Nadine Gordimer (n°21, automne 1993) et Achmat Dangor (n°24, été 1994), traduites par J.-P. Richard et P. Boyer.

²⁰Narain Aiyer (septembre 1979), Pascal Gwala (janvier 1984), Alex La Guma (septembre 1986), J.-M. Coetzee (mai 1987), Mewa Ramgobin (octobre 1987), Miriam Tlali (septembre 1989), Nadine Gordimer (décembre 1989), Mtutuzeli Matshoba (novembre 1991). Textes traduits de l'anglais par J. Guiloineau, C. Lauga, J. Alvarez-Péreyre et J.-P. Richard.

Complexe.²¹ A vrai dire, face au « quatuor blanc », si un traducteur voulait transmettre au lectorat francophone d'autres voix en provenance d'Afrique du Sud, le refus systématique des « grands » éditeurs lui laissait-il le choix ? Ni Gallimard ni aucune des autres grosses maisons qui publiaient pourtant Brink, Breytenbach, Gordimer ou Coetzee n'a fait paraître dans le même temps le moindre ouvrage d'un auteur sud-africain « noir ». Au contraire, pendant cette période ont été officiellement rejetés des livres tels que *And A Threefold Cord* d'Alex La Guma et *A State of Fear* de Menan du Plessis écartés en novembre 1989 par Ivan Nabokov alors directeur des Littératures étrangères aux Presses de la Cité (qui regroupait Christian Bourgois, 10/18, Julliard, Orban, Perrin et Plon) et en juin 1990 par Gallimard ; *Muriel At Metropolitan* de Miriam Tlali refusé au Seuil ; *Rediscovery of the Ordinary* de Njabulo Ndebele rejeté en octobre 1993 par Gérard Genette (collection "Poétique", au Seuil) ; *Third Generation* de Siphon Sepamla écarté en avril 1987 par Jean-Claude Guillebaud au nom des éditions du Seuil, puis chez Stock et chez Rivages ; *Daughters of the Twilight* de Farida Karodia et *The Z Town Trilogy* d'Achmat Dangor, rejetés par Gallimard en avril 1992... Les portes se fermant ainsi les unes après les autres, le traducteur se trouvait renvoyé au « ghetto » des petites maisons spécialisées. Ces refus en cascade s'expliquent peut-être en partie par une méfiance vis-à-vis d'une littérature engagée passée de mode en France dans ces années-là, au point d'être perçue a priori comme mauvaise parce qu'engagée. L'œuvre de La Guma montre à l'inverse combien l'engagement politique peut conduire un auteur plus loin en littérature et l'amener à plus d'invention jusque dans la conception et dans le maniement des formes romanesques : la simple division en chapitres de *L'Oiseau meurtrier* de La Guma se charge de sens car elle donne une puissante image d'apartheid, chaque chapitre portant la voix d'une « race », jusqu'à l'heure de la libération, en fin de roman, où le jeune protagoniste réunit toutes les voix dans le cadre d'un seul et même chapitre.²²

Normalisation

Le temps faisait aussi son œuvre ; le langage des puissances occidentales évoluait : quand Mandela fut libéré en février 1990, dans la bouche de leurs dirigeants l'ANC avait cessé d'être une organisation « terroriste ». La perspective d'un renversement « pacifique » du régime d'apartheid, par la voie des urnes, rendait-elle plus envisageable pour des éditeurs français la publication d'auteurs sud-africains « noirs » ? Quoi qu'il en soit, la situation changea. Les « Belles Etrangères »²³, cycle de rencontres littéraires géré par le ministère de la Culture, qui commença officiellement en 1987 par le Brésil, consacra sa dix-neuvième édition, en janvier-février 1993, à l'Afrique du Sud.²⁴ Cette manifestation, dans laquelle les traducteurs de littérature sud-africaine jouèrent un rôle important, surtout s'ils étaient également universitaires ou proches, tel O. Bourgois, des milieux diplomatiques – et donc, à tort ou à raison, plus crédibles aux yeux de la puissance publique –, marqua la fin de l'interrègne des traducteurs-militants qui, pendant dix ans, avaient été à la source de presque toutes les publications de textes littéraires sud-africains, hormis ceux du « quatuor blanc ». Aussi quand parut à l'automne 1997 un numéro du *Bulletin de Lettre*

²¹Chez ces éditeurs, c'est à l'initiative de traducteurs (y compris R. Fouques-Duparc, devenu agent littéraire) qu'ont notamment paru à cette époque des romans signés Alex La Guma, Siphon Sepamla, Mewa Ramgobin et Miriam Tlali, ainsi que deux ouvrages de Njabulo Ndebele aux éditions Complexe, basées à Bruxelles et à Paris.

²² Voir le dossier « Littérature africaine d'expression anglaise » dans *TransLittérature* 2 (décembre 1991) : 5-41.

²³ A en croire Bernard Genton, qui eut l'idée des « Belles Etrangères » alors qu'il était Chargé de mission à la Direction du Livre du ministère de la Culture à partir de septembre 1985, les « Rencontres avec des écrivains sud-africains » (Miriam Tlali, Siphon Sepamla et Maishe Maponya) conçues et organisées en mai 1986 par le mouvement Anti-Apartheid français avec le soutien du ministère de la Culture servirent de prototype aux « Belles Etrangères ».

²⁴Y furent invités : André Brink, Nadine Gordimer, Peter Horn, Mazisi Kunene, Mtutulezi Matshoba, Zakes Mda, Njabulo Ndebele, Mike Nicol, Malcolm Purkey, Wally Mongane Serote et Zoë Wicomb.

internationale (n°9) consacré à l'Afrique du Sud, cette livraison, malgré la richesse et la pertinence des textes littéraires qu'elle proposait en traduction²⁵, donna presque l'impression de venir à retardement. Et ce fut effectivement la dernière dans la série de ces publications périodiques qui s'étaient ouvertes depuis 1985 à la production littéraire sud-africaine, notamment à ces genres boudés par l'édition française contemporaine que sont la poésie, le théâtre et la nouvelle.

Passées presque inaperçues dans un contexte alors dominé par le combat anti-apartheid et la floraison des périodiques qui s'en firent l'écho, plusieurs parutions préfiguraient pourtant l'actuel paysage éditorial, dépolitisé et dépolarisé. En 1986, l'année même où Karthala publiait *L'oiseau meurtrier* (*Time of the Butcherbird*) d'Alex La Guma, et L'Harmattan *Retour à Soweto* (*A Ride on the Whirlwind*) de Siphon Sepamla – deux auteurs « politiques », l'un membre de l'ANC interdite, l'autre proche du mouvement de la Conscience noire –, un éditeur indépendant de taille moyenne, André Balland, faisait paraître dans le cadre ordinaire d'une collection de littérature étrangère généraliste, *Le Sable des Blancs* (*Mating Birds*, traduit par Anne Laflaquière), un roman de Lewis Nkosi sur les ébats amoureux d'un « Noir » et d'une « Blanche », un thème accrocheur. En 1988, un autre éditeur de taille moyenne, Belfond, publia *Buckingham Palace, Sixième District* (traduit par une universitaire spécialiste du roman victorien) de Richard Rive, auteur « métis » du Cap. Ces deux ouvrages ont ceci de commun qu'ils ont été traduits en français par des personnes dont le nom n'était encore jamais apparu en lien avec l'Afrique. Est-ce à un manque de familiarité avec le contexte sud-africain qu'il faut imputer des erreurs factuelles gâtant la traduction ?²⁶ A l'évidence, au cours de ces années de guerre civile en Afrique du Sud, les traducteurs-militants n'ont pas su ou pu se faire (re)connaître de ces éditeurs français de taille moyenne prêts à publier des auteurs tels que Nkosi ou Rive mais enfermés dans une logique prioritairement commerciale les coupant *de facto* du milieu spécialisé dominé à l'époque par les traducteurs-militants. De plus en plus présente dans l'actualité, l'Afrique du Sud apparaissait comme source potentielle de profits et nombre d'éditeurs généralistes misèrent alors sur « leur » nouvel auteur Sud-Africain : en 1988, les éditions Bernard Coutaz publièrent un roman policier de Wessel Ebersohn, *Les greniers de la colère* (traduit par Eric Sarnier), Belfond un roman de Christopher Hope, *Le cygne noir* (traduit par Odile Laversanne), Rivages un roman de Wilma Stockenström, *Le baobab* (écrit en afrikaans, traduit en anglais par J. M. Coetzee, puis en français par S. Mayoux à partir du texte anglais « à la demande de l'auteur ») et un récit de Denis Hirson, *La maison hors les murs* (traduit par A. Lermuzeaux avec K. Wallisky et l'auteur) ; en 1989, aux Presses de la Renaissance Tony Cartano lança Bryce Courtenay (*La puissance de l'ange*, traduit par Agnès Gattegno) ; en 1990, Gallimard publiait *La voix du sang*, un recueil de nouvelles d'Ernst Havemann (traduit par Michel Waldberg), Stock *Le domaine de Toorberg*, roman d'Etienne van Heerden (écrit en afrikaans, traduit par Anne Rabinovitch à partir d'une traduction anglaise²⁷) et Messinger *Les liens du sang* de Gillian Slovo (traduit par Bernard Blanc) ; en 1991, les Editions du Rocher sortirent un roman de John Conyngham, *Le commencement de la fin* (traduit par C. Belvaude) et Le Seuil un premier roman de Mike Nicol, *La loi du capitaine* (traduit par C. Lauga) ; en 1992, chez Julliard parut le roman d'Antony Sher, *Middlepost* (traduit par William Desmond) ; en 1993, *La route de Mafeking* de

²⁵Poèmes de Breyten Breytenbach et d'Antjie Krog ; essai de Njabulo Ndebele ; nouvelles de Rustum Kozaim, Ivan Vladislavic, Deena Padayachee, Mandla Langa. Traduits par J. Alvarez-Péreyre, G. Lory et J.-P. Richard.

²⁶Dans le texte de Rive, Zoot n'est pas « en classe de Seconde » mais au milieu de ses études à l'école primaire ; Miss Peters n'enseigne pas « la littérature aux élèves de Première » mais l'anglais en première année de secondaire ; les « quêteurs viennent en fait encaisser le loyer ; et la population du Sixième District, au centre du Cap, n'est pas chassée dans les « Cités du Cap » mais envoyée sur les *Cape Flats*, où le mot *flats* désigne ici, non pas des tours, des immeubles ou des appartements, mais des étendues de sable battues des vents de mer et couvertes de bidonvilles, loin du centre.

²⁷D'Etienne van Heerden doit paraître chez Phébus en 2005, traduit cette fois de l'afrikaans, par Donald Moerdijk, *Die Snye van Mario Salviati*.

Bosman parut chez Albin Michel (traduit par O. Bourgois) et *En étrange pays* de Karel Schoeman chez Laffont (roman écrit en afrikaans et traduit à partir d'une traduction anglaise par J. Guiloineau) – soit au total, en six ans, quatorze auteurs sud-africains jusqu'alors inédits en français, tous « blancs » sauf Nkosi et Rive. Parmi les traducteurs concernés, on dénombre une petite minorité d'« habitués » du circuit sud-africain (S. Mayoux, J. Guiloineau, C. Belvaude²⁸ et C. Lauga). Ces lançements de nouveaux auteurs étant portés par l'actualité et répondant parfois surtout à un calcul financier, il n'est pas étonnant de constater, dix à quinze ans plus tard, que la plupart de ces « découvertes » sont restées sans lendemain. Des quatorze auteurs cités, seuls deux ont, à ce jour, « fait carrière » en français : Gillian Slovo, dont un deuxième roman, *Poussière rouge*, a paru en 2001 chez Christian Bourgois (traduit, cette fois, par J. Guiloineau) et surtout Mike Nicol, dont Le Seuil a publié trois autres romans, traduits par C. Lauga, *Le temps du prophète* (1993), *Le cavalier* (1998) et *La tapisserie à l'ibis* (2004). Est-ce vraiment un hasard si les deux traducteurs sollicités font partie, cette fois, des "spécialistes" du domaine ?

Pour conjoncturelle qu'elle ait été, cette "flambée" d'auteurs sud-africains a pourtant contribué à modifier le paysage. Indépendamment de la qualité – bonne ou mauvaise – de ces nouveaux auteurs, ils auront préparé le terrain aux formes d'intervention actuelles : grâce à eux, l'habitude a été prise d'occuper la zone intermédiaire des éditeurs de taille moyenne, la littérature sud-africaine en traduction française pouvant enfin sortir de ses deux enclaves : d'un côté, celle des grandes maisons toutes dévouées au « quatuor blanc » ; de l'autre, le « ghetto » où l'avait reléguée leur allergie à un engagement politique jugé de mauvais aloi.

Par chance encore une fois pour le lectorat francophone, au même moment la production littéraire sud-africaine s'ouvrait davantage au genre romanesque. Après le temps des poètes dans les années soixante-dix, vint celui des romanciers quand, en 1981, deux ans après *Muriel at Metropolitan* de Miriam Tlali (*Entre deux mondes*), parurent trois autres premiers romans signés de Mbulelo Mzamane (*Children of Soweto*, inédit en français), mais aussi de Sepamla et de Serote, deux grands poètes « convertis » à la prose. Dans une phase historique marquée par une dynamique d'union qui allait aboutir en 1983 à la création du Front démocratique uni – synthèse politique des campagnes de masse des années cinquante et de la lutte forcément clandestine des deux décennies suivantes –, le roman permettait d'accompagner au plus près la convergence des forces anti-apartheid, les auteurs s'efforçant de rassembler en un passé continu la mémoire populaire sectionnée. Comparé au théâtre, à la nouvelle et à la poésie, le roman gagne en durée ce qu'il perd en véhémence. Aussi a-t-il été, depuis sa renaissance spectaculaire en 1979-1981, un instrument privilégié de cette recherche du temps volé par les auteurs sud-africains « noirs ». Ils renouaient avec la tradition romanesque d'un Peter Abrahams, dont six titres avaient été publiés en traduction française, entre 1950 et 1968, chez Gallimard, Casterman et Stock.²⁹ Avec, en Afrique du Sud, une production romanesque plus abondante et, en France, des éditeurs plus importants désormais habitués à publier de la littérature sud-africaine, les conditions d'une « normalisation » de la situation étaient réunies.

Celle-ci a pris plusieurs formes. Tantôt des titres d'auteurs naguère décrits comme « non Blancs »³⁰ sont complètement intégrés au catalogue de Littérature étrangère d'une maison d'édition

²⁸ Morte prématurément d'un accident de la route en Mauritanie, Catherine Belvaude était l'auteur d'une très belle anthologie (Belvaude, 1985) dont elle avait elle-même traduit la plupart des textes.

²⁹ Sur la même période, Albin Michel publiait trois titres de l'auteur sud-africain « blanc » Alan Paton.

³⁰ Parallèlement, depuis les premières élections démocratiques de 1994, l'édition française a aussi publié de nouveaux auteurs sud-africains d'origine au moins en partie européenne, tels que Antjie Krog (Actes Sud), Marguerite Poland

ouverte aux cinq continents : au Mercure de France, deux romans de Achmat Dangor (Dangor, 2000 et 2004) ; au Serpent à Plumes un recueil de nouvelles de Zoë Wicomb (Wicomb, 2000) ; au Seuil, un roman de Zakes Mda (Mda, 2004). Tantôt l'ouvrage traduit prend place dans une collection spécifique au sein d'une maison généraliste, telle, chez Actes Sud, la collection « Afriques » où Bernard Magnier a déjà accueilli *Muhdi* de Sol Plaatje (Plaatje, 1997) et une anthologie de quarante-sept poètes sud-africains composée et présentée par Denis Hirson, *Poèmes d'Afrique du Sud* (traduit de l'afrikaans par G. Lory et de l'anglais par K. Wallisky) ; ou telle, aux éditions Zoé de Genève, la collection "Littératures d'émergence" où ont paru quatre titres de Bessie Head. Et lorsqu'on retrouve, comme avec les éditions Dapper à Paris, le cas de figure du « ghetto » africaniste, c'est sous une forme dépolitisée, où les considérations esthétiques l'emportent sur le positionnement politique : Dapper a ainsi publié en 1999 *Le pleureur*, de Zakes Mda et, en 2003, *Chirundu* d'Es'kia Mphahlele (traduits par C. Lauga-du Plessis) ainsi que *En attendant Leila* de Achmat Dangor (traduit par Valérie Morlot-Duhoux).

A côté des traducteurs récurrents, tels C. Lauga-du Plessis, dont le champ d'intervention, du Seuil à Dapper, marque l'étendue du domaine éditorial investi à ce jour, apparaissent des nouveaux venus non seulement par rapport au domaine africain mais dans le champ de la profession elle-même : Maryse Leynaud, Valérie Morlot-Duhoux, Julie Sibony (Vladislavic, 1997), Nadine Gassie (Mda, 1996), Estelle Roudet (Meyer, 2004), Aurélia Lenoir qui (sous la tutelle de Sophie Mayoux) a traduit le premier roman d'Ivan Vladislavic *The Folly*, Nathalie Cunnington qui traduit en 2005 *David's Story* de Zoë Wicomb. A n'en pas douter, ils constituent la relève des traducteurs-militants des années anti-apartheid. Or les sept traductrices citées ont en commun d'être issues de la filière "Traduction littéraire" de l'université Paris 7, où elles ont notamment suivi la formation au Diplôme d'Etudes Supérieures Spécialisées (DESS) de Traduction Littéraire Professionnelle anglais-français³¹. Leur parcours illustre ce qui pourrait être aujourd'hui la priorité dans la traduction vers le français de la littérature sud-africaine : *une exigence de professionnalisme* qui accorde aux littératures dites minoritaires ou marginales autant de soin qu'aux dominantes, britannique ou américaine. En sorte que dans l'équation de la traduction française de ces ouvrages, il suffit de remplacer le facteur de l'engagement politique par un paramètre pédagogique fort pour retrouver la formule ayant régi, dans les dix à quinze dernières années du régime d'apartheid, la politique de traduction vers le français de presque tous les auteurs sud-africains autres que le « quatuor blanc ».

Sans l'apport des « traducteurs-militants » pendant les dix dernières années d'apartheid, à quoi ressemblerait, pour un lecteur francophone, la production littéraire sud-africaine ? Au « quatuor blanc » se seraient ajoutés la dizaine d'autres auteurs d'origine européenne « découverts » par les éditeurs français au cours de ces mêmes années où l'Afrique du Sud nourrissait l'actualité, ainsi que Lewis Nkosi et Richard Rive (à hauteur d'un titre chacun). Pareille situation invite à s'interroger sur la capacité de l'édition française à transmettre à son lectorat un ensemble représentatif d'une littérature partagée entre Europe et Afrique, l'une ayant longtemps éclipsé l'autre dans les catalogues des maisons d'édition généralistes. Ce phénomène s'explique par des raisons tant politiques que littéraires, liées tantôt à la France et tantôt à l'Afrique. Mais, par-delà la défaillance des éditeurs, on peut aussi s'interroger sur le rôle que n'ont pas joué les traducteurs pendant les trop longues années où n'a paru aucun titre sud-africain en traduction française : entre 1968 et 1976, pour les auteurs

(Fayard), Marlène van Niekerk (Editions de l'Aube), Patricia Schonstein Pinnock (L'écloso), Lewis DeSoto (Plon), Deon Meyer (Seuil).

³¹ UFR d'Etudes anglophones, 10, rue Charles V, 75004 – Paris. Issues de la même filière, Elise Argaud (Habla, 2004) et Carole Vittecoq (Oguine, 2005) ont traduit chacune le premier roman d'un auteur nigérian.

perçus comme étant d'origine européenne ; entre 1968 et 1984, pour les autres.³² C'est pourtant à cette époque d'intense répression des écrivains de la part du régime d'apartheid que se construisait en exil l'œuvre de Bessie Head et que paraissaient les romans d'Alex La Guma, publiés il est vrai derrière le Rideau de Fer. Dans ce domaine comme en beaucoup d'autres, la chute du Mur de Berlin et la libération de Nelson Mandela auront, en l'espace de quelques mois, ouvert la voie à la normalisation qui prévaut aujourd'hui. L'exemple sud-africain montre ce que l'édition française doit à l'environnement politique et à quel point le cours qu'elle adopte est tributaire des sources qui l'alimentent.

Références:

- ALVAREZ-PÉREYRE, J., 1975, *Poètes engagés sud-africains*, Grenoble : Maison de la Culture.
- , 1979, *Les guetteurs de l'aube. Poésie et apartheid*, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- BELVAUDE, C., 1985, *Les littératures d'Afrique australe*, Paris : Silex.
- BOSMAN, C. H., 1993, *La Route de Mafeking*, Paris : Albin Michel, traduit de l'anglais et de l'afrikaans par Olivier Bourgois.
- BREYTENBACH, B., 1976, *Feu froid*, Paris : Christian Bourgois, traduit (de l'afrikaans) par Georges-Marie Lory.
- , 1993, *Retour au paradis*, Paris : Grasset, traduit (de l'anglais) par Jean Guiloineau.
- BRINK, A., 1976, *Au plus noir de la nuit*, Paris : Stock, traduit (de l'anglais) par Robert Fouques-Duparc.
- COETZEE, J. M., 1985, *Au cœur de ce pays*, Paris : Maurice Nadeau, traduit (de l'anglais) par Sophie Mayoux.
- DANGOR, A., 2000, *La malédiction de Kafka*, Paris : Mercure de France, traduit (de l'anglais) par Maryse Laynaud.
- , 2004, *Fruit amer*, Paris : Mercure de France, traduit (de l'anglais) par Pierre-Marie Finkelstein.
- GORDIMER, N., 1979, *Un monde d'étrangers*, Paris : Albin Michel, traduit (de l'anglais) par Lucienne Lotringer.
- , 1989, *Le geste essentiel*, Paris : Plon, traduit (de l'anglais) par Jean-Pierre Richard.
- HABILA, H., 2004, *En attendant un ange*, Arles : Actes Sud. Traduit (de l'anglais) par Élise Argaud.

³²Rien entre *Cette île entre autres* de Peter Abrahams paru en 1968 et *Nuit d'errance* (La Guma, 1984).

- HEAD, B. 1994, *La femme qui collectionnait des trésors*, Genève : Zoé, traduit (de l'anglais) par Daisy Perrin.
- , 1995, *Question de pouvoirs*, Genève : Zoé, traduit (de l'anglais) par Daisy Perrin.
- , 1996, *Marou*, Genève : Zoé, traduit (de l'anglais) par Christian Surber.
- , 1998, *La saison des pluies*, Genève : Zoé, traduit (de l'anglais) par Christian Surber.
- LORY, G., 1976, "Breyten et sa langue", *Feu froid*, Paris : Christian Bourgois.
- MAGNIER, B., 2001, *Afrique cent livres*, Paris : Paris bibliothèques éditions.
- MANAKA, M., 1998, *Ekaya*, Besançon : Les Solitaires Intempestifs, traduit (de l'anglais) par Jacques Alvarez-Péreyre.
- MDA, Z., 1996, *La route*, Montpellier : Maison Antoine-Vitez, traduit (de l'anglais) par Nadine Gassie.
- , 2004, *La Madone d'Excelsior*, Paris : Le Seuil, traduit (de l'anglais) par Catherine Lauga-du Plessis.
- MEYER, D., 2004, *L'âme du chasseur*, Paris : Le Seuil, traduit (de l'anglais) par Estelle Roudet.
- MOFOLO, T., 1940, *Chaka*, Paris : Gallimard, traduit du seSotho par V. Ellenberger, réédité en 1980.
- , 2003, *L'homme qui marchait vers le soleil levant*, Bordeaux : Confluences, traduit (du seSotho) par Victor et Paul Ellenberger. Présentation d'Alain Ricard.
- NGEMA, M. *et al.*, 1995, *Lève-toi, Albert!* (extraits), *Les Temps modernes* 585 (nov.-déc. 1995) : 217-37, traduit (de l'anglais) par Denise Coussy.
- NOËL, B., 1976, "B. comme légalité", *Feu froid*, Paris : Christian Bourgois.
- OGUINE, I., 2005, *Le conte du squatter*, Arles : Actes Sud. Traduit (de l'anglais) par Carole Vittecoq.
- PLAATJE, S., 1997, *Mhudi*, Arles : Actes Sud, traduit (de l'anglais) par Jean Sévry.
- VAN NIEKERK, M., 2002, *Triomf*, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube, traduit (de l'afrikaans) par Donald Moerdijk.
- VLADISLAVIC, I, 1997, *Portés disparus*, Bruxelles : Complexe, traduit (de l'anglais) par Julie Sibony et Jean-Pierre Richard.
- WICOMB, Z., 2000, *Une clairière dans le bush [You Can't Get Lost in Cape Town]*, Paris : Le Serpent à Plumes, traduit (de l'anglais) par Lise Brossard.